

Gianluca MORI

ATHÉISME
ET DISSIMULATION
AU XVII^e SIÈCLE

Guy Patin et le *Theophrastus redivivus*

Avant-propos par Antony MCKENNA



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2022

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Je pense que de tout temps on a trompé le monde sous prétexte de religion, c'est un grand manteau qui affuble bien de pauvres et sots animaux. Tantum religio potuit suadere malorum.

[Guy Patin à Charles Spon, le 9 avril 1658]

Qui est l'auteur du premier manuscrit philosophique ouvertement athée de l'ère chrétienne, le *Theophrastus redivivus* ? C'est là le grand problème oublié, rejeté – ou même supprimé – des études sur la littérature clandestine et, plus généralement, sur ce qu'on appelle la « libre pensée » de la modernité. L'édition critique (et unique) de ce texte capital par Guido Canziani et Gianni Paganini a constitué, en 1981, l'un des événements les plus importants dans l'histoire de la recherche sur les thèmes de la sécularisation et de la naissance de la culture contemporaine. Le *Theophrastus* enfreint un tabou. C'est la démonstration objective et définitive de la fausseté de plusieurs lieux communs qui obsédaient et en partie obsèdent encore notre culture : l'athéisme serait un produit des Lumières ; il naîtrait seulement au XVIII^e siècle, avec Diderot et d'Holbach ; l'athéisme ne saurait en aucun cas être conçu avant Descartes, ni sans Descartes ni avant l'éclosion de la science moderne, et ne saurait émerger dans un siècle chrétien comme le XVII^e siècle, où les libertins, esprits forts mais inconstants, se moquent tout au plus de quelques dogmes catholiques mais ne s'aventurent jamais à remettre en question l'existence de Dieu.

Pendant, cette apparition soudaine de l'athéisme vers 1659 se fait moyennant un texte mystérieux et, pourrait-on dire, moins clandestin que privé : seules quatre copies sont attestées, dont deux sont conservées actuellement à Vienne, une à Paris et la quatrième en Belgique dans la collection privée de Jeroom Vercruysse. Quant à la circulation réelle de cet ouvrage énorme, rédigé en latin (ce qui n'était pas pour en faciliter le succès au XVIII^e siècle), elle n'a pas dû être bien supérieure à ce

nombre, car les copies connues sont étroitement liées entre elles ; l'arbre généalogique que nous croyons pouvoir établir (voir *infra*, Appendice II, 1) montre qu'il n'est pas nécessaire de supposer l'existence d'exemplaires perdus pour expliquer les rapports entre les quatre manuscrits existants. Ceux qui possèdent le *Theophrastus*, le considèrent comme une rareté bibliographique au contenu sulfureux qu'il ne faut pas divulguer : en 1726, le bibliothécaire du prince Eugène de Savoie, Étienne Boyet, écrit à l'un de ses correspondants qu'il ne sait pas si le Prince « voudra bien permettre que l'on en fasse une copie » (dans *Commercii epistolaris Uffenbachiani selecta*, t. 4, Ulmae et Memmingae, 1755, p. 417). Sans auteur connu et sans diffusion effective, le *Theophrastus* semblerait presque déraciné de son temps et du contexte des débats philosophiques et théologiques de la seconde moitié du dix-septième siècle. Cette impression d'inactualité est renforcée par le fait que le texte procède pour l'essentiel d'une culture philosophique et historique ancrée dans la Renaissance italienne, et noue très peu de liens avec la philosophie des *recentiores* – avec l'exception partielle, mais notable, de Hobbes et de Gassendi.

Reste que le *Theophrastus* doit bien avoir eu un « auteur » en un sens pertinent de ce terme. Et cet auteur ne manque pas de se signaler dès le début du texte : « Theophrastus Redivivus » est, en effet, aussi bien le titre de l'ouvrage que le pseudonyme de celui qui l'a rédigé. Or, ce dernier se réserve une place de premier rang dans le panthéon de l'athéisme qui est figuré à la page de titre de presque tous les manuscrits (voir *infra*, p. 43-46). Il s'agit d'une composition spéculaire et très étudiée : en haut, le Theophrastus ancien et originel, entouré des athées les plus célèbres de l'antiquité (Protagoras, Diagoras, Théodore, Évhémère) ; en bas, sa réincarnation moderne, c'est-à-dire ce nouveau Théophraste (ou « *Theophrastus redivivus* », ou « *Theophrastus alter* »), entouré de ses inspireurs et alliés : Pomponazzi, Bodin, Cardan et Vanini (le plus proche chronologiquement : brûlé à Toulouse en 1619). Le *Theophrastus redivivus* n'appartient d'ailleurs pas à cette catégorie d'ouvrages dont l'auteur ne veut pas être remarqué ; au contraire, l'auteur parle parfois à la première personne, surtout dans le *Proemium*, il dit « *ego* » en quelques occasions (voir TR 194 : « *ego quidem existimo* [...] » ; TR 663 : « *arbitror ego* » ; TR 707 : « *ego existimaverim* ») et considère le texte comme le sien (TR 8 : « *in hoc opere meo* » ; voir aussi TR 134 : « *meo quidem iudicio* »). Mais il ne donne jamais de détails ni

sur sa vie ni sur son âge, encore moins sur sa profession ou sur son statut social. Hormis la présence palpable d'une attitude un tant soit peu méprisante à l'égard du sexe féminin, tout penchant personnel semble étouffé au nom d'un anonymat strict que l'usage massif de longs extraits tirés d'ouvrages d'autrui – jusqu'à dix pages de texte – rend encore plus impénétrable.

L'heure est cependant venue de chercher ce nouveau Théophraste du XVII^e siècle, disciple non pas de Diagoras et de Protagoras, mais de Pomponazzi et de Bodin, de Cardan et de Vanini. Or – et c'est le seul point sur lequel le consentement des critiques est unanime – il fait peu de doute qu'il faut le chercher dans les coulisses de la libre pensée française du milieu du XVII^e siècle. Car l'origine française, sinon parisienne, du traité est indéniable, comme l'atteste une étude même superficielle de ses sources, et elle n'a été mise en doute par personne. Mais l'identité de l'auteur a toujours été un mystère. Pendant longtemps on s'est borné aux conjectures invérifiables et aux comparaisons plus ou moins intéressantes avec d'autres traités clandestins, quitte à abandonner par la suite la recherche – avec un très petit nombre d'exceptions dans ces toutes dernières années.

En 1706, l'auteur anonyme d'une Préface et de quelques « Remarques » ajoutées à l'ouvrage de Louis Ferrand, *De la connoissance de Dieu* – que nous croyons pouvoir identifier avec un personnage bien connu, le père Tournemine (voir *infra*, Appendice II, 2) – témoigne qu'il a pu consulter le *Theophrastus redivivus* ; il en tire aussi plusieurs citations, en se servant selon toute probabilité du manuscrit qui sera acheté par la suite par le prince Eugène (= ms. W) et que ce dernier tiendra, non sans raison, pour l'« original » (voir *infra*, Appendice II, 1). Dans sa Préface (p. [5]), Tournemine ajoute que l'auteur de ce « pernicieux manuscrit » est « mort depuis peu d'années » et qu'il « était du moins aussi laborieux qu'il était impie » : il n'en savait rien de plus, apparemment, ou alors il ne voulait pas que le secret soit percé.

Cette résurgence éphémère du *Theophrastus* au début du XVIII^e siècle est confirmée par son influence sur un traité composé dans ces mêmes années et probablement connu du père Tournemine : les *Réflexions morales et métaphysiques* attribuables à Camille Falconet (petit-fils du plus grand ami de Guy Patin, André Falconet, et fils de l'élève favori de Patin, Noël Falconet, tous deux médecins lyonnais). Mais l'« original » du *Theophrastus*, après avoir été signalé par le père

jésuite en 1706, semble disparaître de nouveau. Deux copies refont surface quelques années plus tard : la première en 1720, dans le catalogue posthume de la bibliothèque du baron Hohendorf (*Bibliotheca Hohendorfiana*, La Haye 1720, pt. I, p. 234, n° 14 = ms. H), la deuxième en 1725, lors de la vente de la bibliothèque d'un autre grand bibliophile et collectionneur, Charles-Jérôme de Cisternay Du Fay (*Bibliotheca Fayana*, Paris 1725, p. 109 = ms. P). Mais les éditeurs de ces catalogues ne donnent aucun détail sur la provenance de ces manuscrits, encore moins sur l'auteur du texte original. Il en va de même, presque trente ans plus tard, de l'auteur de *L'Art de désopiler la rate* (1754), ouvrage généralement attribué à André-Joseph Panckoucke, qui se borne à mentionner le titre du *Theophrastus*, en ajoutant qu'il s'agit d'un « manuscrit rare » (« très rare » dans la version manuscrite de cet ouvrage reproduite par Geneviève Artigas-Menant dans *La Lettre clandestine*, 2 [1993], p. 167-92).

En 1758, à la note 85 de l'article « *Impostoribus. Liber de tribus* » de son *Dictionnaire historique*, Prosper Marchand mentionne le *Theophrastus* en le rapprochant du *Symbolum sapientiae* et de *L'Esprit de Spinosa* : mais c'est apparemment sans l'avoir lu, car il se borne à renvoyer au catalogue Hohendorf et se garde bien d'attribuer le texte à qui que ce soit. Cinq ans après, en 1763, Guillaume-François Debure consacre une notice au *Theophrastus* dans la section « Théologie » de sa *Bibliographie instructive*, où il n'offre aucune contribution nouvelle sur la question : « l'on ignore encore jusques à présent quel a pu être l'auteur de cette production » (n° 835). Vers 1770 paraît *La Fausseté des miracles des deux Testaments*, ouvrage prétendument « traduit du manuscrit latin intitulé *Theophrastus redivivus* ». Mais l'éditeur de la *Fausseté* n'a pas grand-chose à ajouter sur l'identité de l'auteur du manuscrit dont il affirme avoir traduit son texte : « on ignore absolument son nom, sa Patrie ; mais on croit assez communément qu'il a vécu dans le dernier siècle » (p. 17). Après quoi, le *Theophrastus redivivus* retombe dans l'oubli de la République des Lettres.

Dans son article célèbre qui inaugure les études modernes sur la littérature clandestine (« Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France », 1912, p. 25), Gustave Lanson revient sur le témoignage de Marchand, sans le corriger : la seule trace du *Theophrastus* qu'il croit trouver se réduit à ces traités sur les miracles, les oracles et les démons qui en ont été prétendument tirés et qui circulent

sous forme manuscrite au XVIII^e siècle (avant d'être imprimés, comme on l'a vu, dans *La Fausseté des miracles des deux Testaments*). Nous savons maintenant qu'il s'agit plutôt de quelques fragments du prétendu *Traité des trois imposteurs* du curé Guillaume, qui n'ont aucun rapport au *Theophrastus* (voir, à ce sujet, l'article que nous avons publié en collaboration avec Alain Mothu dans *La Lettre clandestine*, 12 [2003], p. 341-63).

L'ouvrage classique d'Ira O. Wade sur les manuscrits clandestins (*The Clandestine Organization and Diffusion of Philosophic Ideas in France from 1700 to 1750*) n'apporte rien de nouveau, en 1938 ; au contraire il risque d'embrouiller ultérieurement la question. Car Wade soutient que le *Theophrastus* « has now completely disappeared » et se borne lui aussi à reproduire le témoignage de Prosper Marchand, qu'il met en rapport – en suivant Lanson – avec les fragments du traité clandestin de Guillaume que nous venons de citer (*Clandestine Organization*, p. 222). Selon Wade, l'auteur du *Theophrastus* aurait fait sienne la même tactique que Boulainvillier : celle de réunir sous un même titre des traités différents, écrits probablement en collaboration avec d'autres auteurs (*ibid.*, p. 228). Comme nous le verrons, cette hypothèse – tout en étant fondée chez Wade sur des prémisses entièrement fausses et arbitraires – n'est pas tout à fait dépourvue de sens : on en trouvera une version revue et corrigée dans la conclusion de ce volume.

Entretemps, à l'insu de Wade (qui signale cette trouvaille dans une note ajoutée *in extremis* – cf. *Clandestine Organization*, p. 22, note 31), John S. Spink découvre heureusement la copie parisienne du *Theophrastus* (= ms. P) et s'interroge aussitôt sur son auteur (voir J.S. Spink, « La diffusion des idées matérialistes... », 1937, p. 248-55). Les résultats de ce questionnement, qui se trouvent dans l'ouvrage majeur de Spink, publié en 1960 (*French Free Thought from Gassendi to Voltaire*), sont dignes d'être rappelés. L'érudition stupéfiante étalée dans le *Theophrastus* atteste selon Spink que le traité a été écrit par « a professor or regent in one of the colleges [...] a true radical in the intellectual world » (*French Free Thought*, p. 67). En effet, si l'hypothèse que nous allons proposer est juste, l'auteur du *Theophrastus* est bien un « régent », et même un « *professor regius* » qui donne des leçons au Collège Royal de France. Spink s'approche de nouveau de la solution de l'énigme lorsqu'il observe que ce professeur a probablement connu Hobbes (*ibid.*, p. 70 – voir *infra*, p. 122-23) et qu'il a exercé son activité

à Paris (« he worked in Paris », *ibid.*, p. 67), comme l'attestent ses sources, qui renvoient certainement à un contexte français et à des auteurs vivant dans la capitale. Cependant, ces remarques pénétrantes de Spink n'ont pas d'écho dans le contexte des débats autour de la libre pensée de l'époque moderne – et pour cause.

C'est que, dès 1943, avec la parution de la thèse de René Pintard, toute l'histoire de la libre pensée du XVII^e siècle se voit désormais ramenée sous la catégorie du prétendu « libertinage érudit », avec tout ce que cela implique. Or, le *Theophrastus redivivus* ne cadre pas très bien avec le tableau du libertinage brossé par Pintard. Tandis que, selon Spink, le manuscrit est l'ouvrage d'un grand intellectuel comparable à Hobbes, Pintard n'y voit que le reflet d'une mentalité passéiste, ce qui l'amène à exclure le texte et son auteur inconnu du débat philosophique de la deuxième moitié du XVII^e siècle : « il compile plus qu'il ne crée, et tire ses idées des vieux livres » (*Le Libertinage érudit*, p. 433). Ce jugement reviendra en substance chez Henri Busson (*La Religion des classiques*, éd. 1948, p. 186-87, 393-95) et, quelques décennies plus tard, chez Alan C. Kors (*Atheism in France, 1650-1729*, p. 9 : « the Latin *Theophrastus redivivus* [...] revealed far more familiarity with the 'dead' than with the living »).

Ni Pintard ni Busson (ni Kors, d'ailleurs) n'essaient de percer le mystère de la paternité du *Theophrastus*. Le cas de Pintard est particulièrement étonnant, car il était mieux placé que quiconque pour y reconnaître la main d'au moins l'un des protagonistes de son épopée. Mais il est évident qu'une telle attribution aurait fait écrouler tout l'édifice du « libertinage érudit » tel qu'il l'avait patiemment bâti dans sa thèse. En effet, cette thèse raconte l'histoire d'une génération d'indécis et de perplexes, d'intellectuels paresseux qui basculent d'une position à l'autre sans conviction, et qui, en dépit de leurs hardiesses philosophiques (et non-philosophiques) passagères, demeurent attachés à la « coutume » et aux croyances irrationnelles de la tradition. Or, on trouve dans le *Theophrastus* l'exact contraire d'une telle posture, et cela explique (au moins partiellement) pourquoi Pintard l'écarte comme une curiosité dépourvue de tout attrait pour l'historien de la philosophie moderne (voir *Le Libertinage érudit*, p. 433 et 568).

En 1979, Tullio Gregory revendique à bon droit, contre Pintard et son école, l'importance historique et philosophique du *Theophrastus* et surtout les liens de son auteur avec les cercles de ceux qu'on appelle

désormais les « libertins érudits ». C'est ce qu'attestent à la fois, écrit-il, l'usage constant de sources anciennes et le recours aux textes les plus audacieux de la Renaissance italienne – dont Pomponazzi et Cardan – que l'on remarque dans le manuscrit (T. Gregory, *Theophrastus redivivus. Erudizione e ateismo nel Seicento*, p. 9-11). Tout en renvoyant, en général, à l'exemple de La Mothe Le Vayer (p. 18), Gregory s'abstient par ailleurs de toute hypothèse sur l'identité de l'auteur. Il démontre cependant que celui-ci a utilisé les éditions originales (en italien) des textes de Machiavelli qu'il cite, ce qui donne un premier indice utile pour en dresser le portrait-robot (*ibid.*, p. 197-211, et cf. *infra*, p. 160-65).

Deux ans plus tard, Guido Canziani et Gianni Paganini publient leur édition critique du *Theophrastus* en l'accompagnant d'une longue introduction, qui en constitue encore aujourd'hui l'analyse la plus complète et la mieux documentée. Cependant, ils préfèrent se concentrer sur l'établissement du texte et sur l'interprétation des positions philosophiques qui y sont exposées ; ce travail critique imposant – et épuisant – les contraint à renoncer préalablement à toute enquête sur un auteur dont l'identification leur paraît « impossible » (*TR*, introduction, p. LIII). Ce dernier constat était tout à fait légitime en 1981, au vu des difficultés posées par l'histoire du texte, par son ampleur et par son opacité intrinsèque. On était alors à l'aube de la nouvelle vague d'études sur les manuscrits clandestins : l'absence d'un corpus d'éditions critiques fiables empêchait toute comparaison, alors que le manque de bases de données digitales rendait pénible toute recherche systématique des sources et des influences.

L'édition Canziani-Paganini a déclenché de nouvelles recherches sur le *Theophrastus*, qui ont généralement esquivé la question de la paternité du texte. Hélène Bah-Ostrowiecki s'interroge sagement sur la structure littéraire et argumentative du *Theophrastus*, qu'elle creuse en profondeur en détectant ses tensions internes – et ses « multiples contradictions » – mais sans se soucier de l'identité de son auteur (voir *Le Theophrastus redivivus, érudition et combat antireligieux au XVII^e siècle*, 2012, p. 324). Nicole Gengoux, qui prépare une version française intégrale du *Theophrastus*, en propose dans sa thèse une interprétation originale, qui porte moins sur l'auteur que sur le contenu philosophique de l'ouvrage, et en particulier sur la théorie de la religion qui s'y trouve et qui lui semble irréductible à la théorie libertine de l'imposture des

religions (*Un athéisme philosophique à l'âge classique : le Theophrastus redivivus* [1659], 2014). Dans un article plus récent, la même auteure soutient que la question de la paternité des textes anonymes relèverait d'une mentalité policière et ne serait pas vraiment nécessaire pour mieux comprendre un ouvrage comme le *Theophrastus* : « il ne s'agit pas dans la recherche philosophique et littéraire, de trouver un coupable dangereux, ni, nécessairement, un nom, mais de comprendre l'histoire des idées » (N. Gengoux, « Et si l'auteur anonyme du *Theophrastus redivivus* était... », p. 263).

Nous avouons penser autrement. La question de l'attribution d'un texte, et surtout d'un texte clandestin, nous paraît capitale car il s'agit précisément de rendre immédiatement évidente, et par conséquent de comprendre, cette scission entre le privé et le public qui parcourt toute la philosophie de la modernité et qui, très souvent, est passée sous silence par les critiques, ce qui les empêche de lire correctement un grand nombre d'ouvrages des XVII^e et XVIII^e siècles. En d'autres termes, il s'agit de remettre en question, voire d'abandonner définitivement, l'image que Pintard (et bien d'autres après lui) ont donnée du « libertin érudit » comme d'un intellectuel désenchanté mais dépourvu de vocation philosophique à part entière et expulsé de la « grande » histoire de la philosophie en raison de ses propres limites et carences, à la fois psychologiques et intellectuelles. Ces limites et ces carences ne sont en réalité, dans plusieurs cas, que l'écran extérieur destiné à protéger un noyau de pensée bien plus radical et solide, que seule la clandestinité pouvait faire éclore.

D'autres chercheurs ont fourni récemment des détails qui auraient pu faciliter la recherche de l'auteur du *Theophrastus* mais dont on n'a pas toujours tiré toutes les conséquences. Dans sa contribution au recueil d'articles sur le *Theophrastus* publié par Nicole Gengoux en 2014, John Christian Laursen a bien vu que le nouveau Théophraste est hanté par la philosophie et par la pratique morale des cyniques, et surtout par ce goût pour la « liberté » qui en fait l'essence (« the point of this cynic behavior was freedom, even to the point of seeming insane »). Or, cela ne va pas sans rappeler cet auteur dont le « cynisme » a été plusieurs fois mis en évidence par les contemporains, et que Pierre Bayle mentionne précisément pour sa « liberté cynique » (voir Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, art. « Akakia », rem. E, sur Guy Patin). En effet, comme le remarque Vigneul-Marville dans ses *Mélanges d'histoire et*

de littérature (Paris, 1700, t. 1, p. 30) : « M. Patin faisait profession d'une philosophie un peu forte, et qui approchait de celle des cyniques ». Ce jugement est repris, sur un ton plus rude, par la *Suite de la Clef, ou Journal historique sur les matières du tems* (tome 5, mai 1717, p. 317), où Patin est dit « un bas cynique, chétif médecin ».

Dans un autre article publié dans le recueil cité de 2014 (« *Le Theophrastus redivivus* : impasse ou chemin de traverse ? »), Olivier Bloch a signalé la présence de deux citations couplées de Sénèque et de Cicéron à la fois dans le *Theophrastus* et dans le *Petit discours chrétien sur l'immortalité* de La Mothe Le Vayer : il s'agissait sans doute d'une tentative d'aiguiller les recherches vers ce dernier, qui connaissait très bien Patin (il reçoit de lui en 1657 une édition rarissime d'Ocellus Lucanus, auteur cité dans le *Theophrastus*). C'est Nicole Gengoux qui a essayé de suivre cette route, mais sans aller au-delà d'une hypothèse qu'elle-même juge démunie de « preuves matérielles » (N. Gengoux, « Et si l'auteur anonyme... », 2017). Certes, il est indéniable qu'il existe un certain nombre de thèmes communs à La Mothe Le Vayer et au *Theophrastus* : le scepticisme, le refus du cartésianisme et de la nouvelle science, la revendication de la liberté sexuelle, conjuguée dans les deux cas à une attitude misogyne que les critiques tendent parfois à masquer. Cependant, le fait même que les correspondances précises dans l'utilisation des sources (comme celle signalée par Olivier Bloch) soient assez rares rend l'attribution à La Mothe Le Vayer bien difficile à soutenir.

Dans ce cadre, l'étude de Jonathan S. Nathan, *The Library of the Theophrastus Redivivus in its Seventeenth-Century Context* (University of Cambridge, juin 2016) constitue un cas à part. Dans cette dissertation inédite – dont nous n'avons pris connaissance qu'après avoir présenté en avril 2020 les *pre-prints* des trois premiers chapitres du présent ouvrage –, Nathan s'interroge sur l'identité de l'auteur du *Theophrastus* et essaie de le démasquer en partant d'une analyse ponctuelle, bien que limitée à un petit nombre d'auteurs, de sa « bibliothèque », c'est-à-dire de ses sources avouées et non avouées. Il s'engageait ainsi sur la bonne route. Les résultats ne sont pourtant pas toujours éclairants, car Nathan veut à tout prix démontrer que l'auteur du *Theophrastus* est, au fond, un sceptique, disciple de Sextus (dans le corps principal du texte) et d'Agrippa (dans les pièces liminaires et dans la *Peroratio* finale). Cependant, le scepticisme indéniable du *Theophrastus* ne concerne que les questions métaphysiques qui portent sur des sujets inaccessibles aux

sens, comme l'essence de l'âme ou l'origine de l'univers. En revanche, sur les questions principales qui, du point de vue de l'auteur, sont la condition nécessaire et suffisante d'une pensée athée – celle de la mortalité de l'âme et de l'impossibilité de l'existence d'un principe transcendant non attesté par les sens – le *Theophrastus* embrasse une position tout à fait dogmatique, niant l'existence d'un au-delà et établissant, par conséquent, la fausseté de toutes les religions et de toutes les « lois » qu'elles ont engendrées.

Le portrait philosophique que Nathan donne de l'auteur n'est pas satisfaisant non plus : il s'agirait d'un sceptique « anti-janséniste » (p. 18, 34-35), mais cette affirmation n'est pas soutenue par des argumentations convaincantes (le jansénisme n'est jamais pris en compte dans le *Theophrastus*, ni explicitement ni implicitement) et les contours de cet intellectuel inconnu demeurent bien flous. Surtout, tout en confirmant avec plusieurs arguments dignes du plus grand intérêt la localisation parisienne de l'auteur du *Theophrastus* et sa proximité du milieu de Guy Patin, Nathan écarte en même temps l'hypothèse qu'il puisse s'agir précisément de ce dernier, et cela pour des raisons qui ne nous semblent pas du tout probantes et sur lesquelles nous reviendrons plus loin (voir *infra*, p. 254-61). Quoi qu'il en soit, la thèse de Nathan constitue – sauf erreur – la seule enquête quelque peu étendue menée dans les dernières décennies ayant pour but de donner un nom au nouveau Théophraste : enquête qui n'a pas abouti, comme Nathan l'avoue en conclusion avec une grande honnêteté intellectuelle (p. 80 : « we must content ourselves for now with the reality that we do not know the author of the *Theophrastus Redivivus* »), mais qui a eu néanmoins le mérite de rouvrir le débat sur une question que la plupart des chercheurs avaient abandonnée.

En ce qui nous concerne, nous sommes partis d'un constat très banal, sinon d'une lapalissade : l'érudition écrasante exhibée par l'auteur, qui saute avec souplesse d'un classique à l'autre et pille avec désinvolture les textes des auteurs les plus connus de la Renaissance italienne, renvoie nécessairement à un intellectuel de premier rang et à un maître dans l'art humaniste de la citation. Cela rétrécit d'emblée la question de l'attribution à un nombre raisonnable de candidats possibles, compte tenu des autres prérequis sur lesquels tout le monde tombe d'accord : il s'agit d'un Français, très probablement d'un auteur qui se trouve à Paris, et qui, pour rédiger son ouvrage au cours ou à la fin des années 1650, doit être

né vraisemblablement entre 1580 et 1630 (et mort après 1659). Cet intellectuel a pu certainement écrire et/ou publier d'autres ouvrages que le *Theophrastus*, mais il n'a pas pu avouer publiquement ses convictions. Il s'agit donc sans aucun doute d'un champion de la dissimulation qui cache ses véritables positions, habitant un pays où l'art d'écrire n'est pas d'abord une mode, mais une méthode de survie. Par conséquent, ce qu'il faut chercher, ce n'est pas un martyr de l'athéisme mais un intellectuel qui cultive son impiété dans des écrits du for privé, un érudit, un amateur des auteurs classiques, grecs et latins, mais aussi de Cardan et de Vanini, un homme qui aime aller à contre-courant, un nostalgique du passé, aussi, qui aurait sans aucun doute pris parti pour les Anciens dans la querelle qui allait agiter la République des Lettres dans les décennies suivantes. Toutefois, il ne s'agit pas de deviner. Il s'agit, tout simplement, d'analyser historiquement les quelques traces objectives que l'auteur lui-même a laissées – plus ou moins délibérément – et qui nous permettront finalement de l'identifier.

Un seul auteur vivant en 1659 est mentionné par son nom et prénom dans les milles pages du *Theophrastus redivivus* : cet auteur est Guy Patin. C'est là un fait indéniable et incontournable : tous les autres auteurs récents cités sont soit décédés depuis quelques années (c'est le cas du rabbin Leone Modena et de Claude Saumaise, morts respectivement en 1648 et en 1653), soit, lorsqu'ils sont en vie, mentionnés en respectant leur anonymat plus ou moins de façade (c'est le cas de Thomas Browne, qui est dit « *author libri de Religione medici* », bien que son identité soit parfaitement connue vers 1659, ou de Cyrano, qui est décrit de manière assez vague). Quant à Isaac de Lapeyrère et à ses *Praeadamitae*, pillés – comme nous le verrons – dans le Traité II, l'influence de cet ouvrage et de son auteur (qui, en 1659, venait d'abjurer publiquement ses positions hétérodoxes) demeure entièrement secrète dans le texte du *Theophrastus*. Le nom de Guy Patin apparaît au contraire en toutes lettres, salué deux fois avec des éloges superlatifs. Ne faut-il pas, pour cela même, le mettre en tête de la liste des suspects ?

Certes, les opinions officielles de Patin sont parfois bien différentes de celle du *Theophrastus*. Cependant, s'agissant d'un auteur qui a fait sien le « bon mot des Italiens » (*intus ut libet, foris ut moris est*) et qui a théorisé le silence public du sage à l'égard des croyances superstitieuses du peuple, tout constat d'orthodoxie fondé sur ses opinions officielles serait dépourvu de substance. On objectera peut-être que l'auteur d'un

ouvrage interdit n'a aucun intérêt à se nommer... C'est vrai, mais le fait que le nom de Patin soit cité dans le *Theophrastus* pourrait aussi être, de sa part, un moyen d'écarter les soupçons, précisément parce que tout le monde pensera que l'auteur d'un tel ouvrage n'aurait jamais osé parler de lui-même avec autant d'éclat. En même temps, cet expédient lui permet de signer son ouvrage sans être reconnu, et même de s'attribuer des éloges dithyrambiques sans pécher publiquement par orgueil. Ces « finesses » étaient assez fréquentes au dix-septième siècle : on trouve un expédient tout à fait semblable chez Descartes dans la prétendue « Préface » des *Passions de l'âme*, où il se présente comme un « ami » de l'auteur et profite de l'occasion pour s'attribuer les qualités les plus exquises. Autrement dit, le *Theophrastus* pourrait ne pas être totalement opaque ; bien au contraire, il pourrait offrir la solution de son énigme en toutes lettres, mais de manière si évidente que personne ne voudra y croire. C'est l'œuf de Colomb, ou la *Lettre volée* d'Edgar Allan Poe : la solution la plus simple, la plus immédiatement accessible, celle qui est même trop évidente pour être prise en considération, est parfois la bonne.

Nous avons travaillé sur la base de cette hypothèse initiale bien risquée – pour ne pas dire téméraire – qui s'est révélée inopinément la bonne après une recherche approfondie qui a porté à la fois sur les matériaux littéraires dont le texte est explicitement constitué mais aussi sur ses non-dits. Car, comme nous le verrons, le *Theophrastus* a ses *arcana*, renvoyant à de sources non avouées et à de collaborateurs, ou complices, importants. Parmi ceux-ci, Pierre Gassendi et surtout Gabriel Naudé ont une place de choix : leurs contributions peuvent être décelées grâce à l'identification d'une constellation de sources en commun et d'autres indices dont nous ferons état dans les chapitres 4 et 5 ainsi que dans la conclusion de ce volume. Pour ce qui concerne Patin, nous avons pu utiliser l'excellente édition digitale de sa *Correspondance* par Loïc Capron et ses autres textes disponibles en ligne, dont celui du recueil manuscrit de Vienne (= ms. *V_7071*), publié par une équipe sous la direction de Jean-Pierre Cavaillé. À l'aide de cet ensemble de textes digitalisés couvrant la presque totalité de l'œuvre de Patin, nous avons établi un corpus substantiel de cent trente-cinq correspondances textuelles *objectives* – c'est-à-dire fondées non pas sur des hypothèses interprétatives mais sur la présence des mêmes mots ou concepts ou sources exactes – entre le *Theophrastus* et les ouvrages de Patin. On en trouvera la liste complète dans l'Appendice I de ce volume (voir p. 281-

328). Mais c'est surtout le jeu linguistique et philosophique qui s'instaure entre ces correspondances textuelles, et leurs liens complexes, qui font sortir l'hypothèse de l'attribution à Patin du nombre des beaux songes pour lui donner – à nos yeux – le statut de conclusion historiographique dotée d'une très grande certitude. Car, au fond, l'on ne voit pas comment justifier les analogies ponctuelles que l'on peut repérer entre le *Theophrastus* et les écrits de Guy Patin sinon en attribuant à ce dernier la responsabilité de l'écrit, ce qui n'empêche pas de croire qu'il a pu se servir, ici et là, ou même souvent, de quelque brouillon ou recueil d'extraits que ses amis ont pu lui fournir.

Ce sera aux lecteurs, bien entendu, de juger de ce constat sur la base des arguments que nous allons exposer dans le présent volume, en les faisant suivre des réponses à quelques objections qui nous ont été proposées avant son achèvement.

Gianluca MORI

NOTE

Nous rassemblons ici les conclusions d'une enquête menée pour la plus grande partie tout au long de l'année 2020, dont les résultats partiels ont été publiés en *pre-print* dans *Academia.edu* au fur et à mesure que la recherche progressait. Tous les chapitres ont été revus et augmentés dans le but de former un tout cohérent. Je tiens à mentionner avec ma plus grande reconnaissance tous ceux qui m'ont envoyé des corrections, des remarques, des suggestions ou des objections après la publication en ligne des *pre-prints* des différents chapitres, et notamment : Fiormichele Benigni, Lorenzo Bianchi, Guido Canziani, Loïc Capron, Jean-Pierre Cavaillé, Antonella Del Prete, Nicole Gengoux, Jean-Michel Gros, Jonathan Israel, Christine Jackson-Holzberg, Emilio Mazza, Lawrence A. Miller, Martin Mulrow, Jonathan Nathan, Gianni Paganini, Enrico Piergiacomi, Anna Lisa Schino, Winfried Schröder, Friedrich Simader, Yann Sordet, Pierre Vesperini, Anna Maria Vilenò, David Wootton. Alain Mothu s'est prêté amicalement à revoir le texte de chaque article en me suggérant plusieurs pistes supplémentaires. Je remercie de tout cœur Antony McKenna pour ses conseils précieux et son soutien amical tout au long de ce travail, que je n'aurais pas pu achever sans son aide. Je suis seul responsable, bien entendu, des inexactitudes qui demeurent dans ce livre.